

Traumatisme crânien



Antonin

À 13 ans, Antonin Mansour a été renversé par une moto. Un accident qui a bouleversé sa scolarité et ses projets d'avenir. Il retrace son itinéraire, parfois chaotique.

Tout bascule

« Avant mon accident, j'avais un bon niveau scolaire. J'étais fort en français et en langues (anglais et allemand). Je n'aimais pas les maths, ni les sciences physiques. Je visais un bac, je voulais suivre mes amis. J'avais une bonne bande d'amis, que j'ai gardés ensuite. Ce sont de vrais

amis, un grade au-dessus de camarade. Ils me sont restés fidèles, même après mon accident.

Tout a basculé le 8 mars 2002. J'étais en 4^{ème} et j'habitais déjà Nanterre. J'allais à Puteaux avec des amis, et j'ai été renversé par une moto. Je me suis protégé avec la main, ce qui a amorti le choc, mais n'a pas empêché le traumatisme crânien.

Reconstruction

Après mon accident, je suis resté deux semaines dans le coma à l'hôpital Necker. Quand j'ai repris connaissance, je n'arrivais plus à marcher ni à parler, et j'avais des problèmes de mémoire. Je suis allé en centre de rééducation à l'hôpital de Saint-Maurice, où j'ai recouvré la parole. Grâce

à la kinésithérapie, la marche est revenue. J'y suis resté jusqu'à la fin de l'année scolaire. J'ai essayé d'y reprendre des cours, mais c'était trop difficile pour moi.

J'ai suivi des séances d'orthophonie. Je mélangeais les mots. C'est en écoutant du rap que j'ai pu retrouver mon vocabulaire. Quand je ne savais plus trouver mes mots, j'utilisais les phrases du rappeur Kool Shen. A force de les écrire, je retrouvais l'intégralité des paroles de ses chansons, et cela m'évitait d'inverser les mots. Je trouve que ça me ressemble, je m'identifie à lui...

Après mon séjour à Saint-Maurice, j'ai passé une année scolaire entière à l'hôpital de Garches. Là, j'ai suivi des cours de remise à niveau et des séances d'ergothérapie. J'ai essayé d'y reprendre les cours à un niveau de 4^{ème}, sans forcer, et sans sciences physiques. Je m'y suis fait un ami. Il a eu le même genre d'accident que moi.

Reprise d'un parcours scolaire

Après Garches, j'ai été scolarisé à l'EREA Toulouse Lautrec, à Vaucluse. J'avais obtenu un transport en taxi, j'ai donc saisi l'opportunité. J'ai suivi des cours de 3^{ème} la première année, par cycles. J'y suis resté au moins deux ans. J'ai obtenu mon brevet. Tout a été fait pour que je le passe dans les meilleures conditions, sans stress. J'ai eu droit à un tiers temps supplémentaire et à un secrétaire, étant très lent à écrire. L'année suivante, je suis allé dans une seconde normale, toujours à Toulouse Lautrec. Le rythme était trop rapide pour moi, trop difficile.

Séquelles

Je ne peux plus réfléchir comme avant. Je m'embrouille, il y a trop de données. Apprendre de nouvelles choses m'épuise, du coup, je ne suis pas très désireux de continuer à apprendre. J'essaie d'apprendre

le japonais, par exemple, mais je ne peux pas suivre, et cela m'énerve. Je n'ai plus la même capacité d'apprentissage qu'avant. Avant mon accident, j'avais fait de l'allemand, et je n'ai pas pu reprendre, alors que j'aurais eu la possibilité quand j'étais au lycée Toulouse-Lautrec. J'ai repris l'anglais, mais avec un rythme moins intensif.

J'ai fréquemment de petits oublis, dans la vie de tous les jours.

Premières difficultés

J'ai appris qu'il y avait d'autres possibilités que la seconde, mais je voulais faire comme mon frère et ma sœur, passés par une seconde générale. Je suis passé dans la seconde « tremplin à géométrie variable » (TGV!) en cours d'année. Il aurait fallu que je fasse de nouveaux apprentissages en sciences, en maths et en géométrie, et je voulais me contenter de ce que j'avais déjà appris. Les professeurs m'ont alors conseillé de m'orienter vers un BEP ou un CAP.

Retour avec les valides

Cette perspective me convenait. J'en avais marre d'être avec des handicapés. Je suis donc entré en BEP vente au lycée polyvalent Gustave Eiffel à Rueil, plus près de chez moi. Je me suis dispersé, j'étais heureux d'être avec des gens valides. Je faisais du rap pour tout le lycée, même quand ce n'était pas le moment, et j'étais surnommé « le rappeur »... J'en avais marre d'être un enfant, sans projet d'avenir, je voulais me lâcher. Mes parents n'étaient pas ravis, mais j'avais 18 ans, tout de même. J'ai suivi quelques cours individuels avec les profs, avant d'être renvoyé définitivement.

Un itinéraire un peu chaotique

Je suis alors rentré en CAP de vente au lycée Georges Guérin, à Neuilly. J'ai travaillé en alternance dans un magasin Leroy

Merlin. Je n'en pouvais plus, c'était trop intensif et j'avais du mal à renseigner les clients. Dans la même année, j'ai rejoint le BEP secrétariat comptabilité. C'était encore trop compliqué pour moi. Je suis allé dans une vraie classe de terminale de BEP de secrétariat, dans laquelle il n'y avait que des filles ! La professeure m'ignorait, ne me regardait pas du tout. J'ai demandé, un peu tard, à changer pour la classe de comptabilité. Je n'avais plus beaucoup d'espoir, et je n'ai pas eu le BEP, alors que toute la classe a été reçue. Le lycée envisageait que je refasse une terminale de BEP secrétariat comptabilité. Moi, j'en avais ma claque.

Construire un projet d'avenir

La neuropsychologue qui me suit depuis Garches m'a parlé du stage en unité d'évaluation, de réentraînement et d'orientation socioprofessionnelle (Ueros). J'ai été accepté au centre de Coubert le 2 mars 2009. Pendant quatre à cinq mois, je suis une formation rémunérée, en internat, dans ce centre où il y en a d'autres comme moi. À la fin, je dois retrouver un stage ou travailler. Dans un an ou deux, je pourrai faire un deuxième stage du même genre, si besoin.

Je suis ici pour construire un projet d'avenir. Ils m'ont conseillé en tenant compte de mes goûts, du métier que j'aimerais exercer. Je dois prendre en compte mes difficultés de déplacement dans les transports : je suis obligée de noter mon trajet sur mon portable pour m'en souvenir. Et je suis sous curatelle.

J'ai des contacts dans des établissements et services d'aide par le travail (ESAT) et dans des entreprises adaptées. J'ai prévu prochainement un stage dans la restauration. Avec l'aide de la chargée d'insertion, j'ai d'autres numéros à appeler pour trouver des stages près de chez moi. »

Réflexions de Romain Guilloux

Contrairement à Pierre, Sarah, Vincent, Marie-Chantal, les difficultés d'Antonin ne sont pas liées à un trouble développemental, mais à un accident. Ce sont des difficultés acquises. Et cet accident s'est produit alors qu'il avait 13 ans, c'est-à-dire que son cerveau avait déjà acquis un

bon niveau de développement. C'est très important, car lorsqu'un enfant doit composer avec un mode de fonctionnement un peu particulier (dyspraxies, dyslexies,...) tout au long de ses apprentissages, il établit ses compensations au fur et à mesure, avec plus ou moins de bon-

heur, mais il apprend petit à petit à "faire avec".

Dans le cas d'un traumatisme crânien, c'est tout à fait différent : il faut que les compensations s'établissent sur des apprentissages déjà acquis. Bien souvent, il ne suffit pas de retrouver le mode de trai-

tement cérébral d'«avant», il faut que le cerveau mobilise les ressources de sa plasticité pour utiliser d'autres modes de traitement. Et si ces modes de traitement permettent le plus souvent de rétablir tout ou partie des apprentissages antérieurs, c'est généralement au prix d'une plus grande dépense d'énergie, attentionnelle en particulier. C'est une notion que l'entourage, particulièrement l'entourage scolaire, a du mal à prendre en compte. La description qu'il fait de l'utilisation du «rap» pour récupérer ses capacités mnésiques montre d'ailleurs l'intensité du travail que lui demande cette récupération de sa mémoire ! Et si «rapper» peut paraître une activité légère, un peu en décalage avec ce que le monde scolaire attend d'un élève, Antonin nous montre combien pour lui, c'est devenu une activité vitale pour la récupération de son efficacité intellectuelle.

Antonin pointe au détour d'un paragraphe une difficulté très souvent rencontrée après un traumatisme crânien : il dit

«Je faisais du rap pour tout le lycée, même quand ce n'était pas le moment». Il ne faut pas oublier que la gestion des émotions, l'ajustement des comportements, sont des activités humaines également liées au fonctionnement neuropsychologique de la personne. Et dans un traumatisme crânien, les modules qui gèrent ces fonctions sont très souvent également ébranlés. On a trop fréquemment tendance à voir ces difficultés comportementales comme «psychologiques»... et à les juger quelque peu. Alors qu'il est important, là aussi, d'aider la personne à reconstruire ses modes d'ajustement des émotions et des comportements.

Je dépasse un peu le témoignage d'Antonin pour pointer une difficulté fréquemment rencontrée chez les personnes victimes d'un trauma crânien : c'est une difficulté plus ou moins grande – mais parfois majeure – à apprécier la réalité de leur état, et de leurs capacités. Il y a un mot pédant pour cela : «anosognosie», c'est-à-dire «agnosie de ses propres troubles». La personne sous-estime générale-

ment ses difficultés et surestime ses capacités - généralement en référence avec «avant». Contrairement à ce que j'ai souvent entendu dire, ce n'est pas un «refus» de prendre en compte ses troubles ou son handicap, c'est réellement une **agnosie**, c'est-à-dire une non-représentation de ces troubles.

Antonin, dans son témoignage, pointe également quelque chose qui me semble fondamental : il a semble-t-il bénéficié de soins et de rééducations de bonne qualité. Mais cela ne suffit pas, il lui faut des points d'appui pour construire son projet de vie. Bien souvent, lorsqu'on parle de rééducation, surtout après un trouble acquis (suite à traumatisme crânien, Accident Vasculaire Cérébral, etc...), on a tendance à être dans la «réparation», alors qu'en réalité c'est d'une «reconstruction» qu'il s'agit. Et il faut donner à la personne les étayages nécessaires pour qu'elle puisse opérer cette reconstruction. Il me semble que c'est un point clé de la réflexion à mener autour du handicap cognitif : quelles bases de reconstruction on va assurer à la personne qui tente de trouver son projet.